

Peuple et culture et le 9 juin 1944...

Au moment où vient de se terminer le tournage du film *Le silence et la douleur* et où un appel est lancé au mécénat populaire pour le soutenir, il nous paraît utile de rappeler les principaux travaux et initiatives conduits par Peuple et Culture et leurs différentes formes pour une mémoire vivante...

En 1993, dans les mois précédant le 50ème anniversaire du 9 juin 44, nous sommes plusieurs à Peuple et Culture à sentir la nécessité d'engager un travail sur ces événements qui marquent profondément la ville. Car il nous apparaît que puisque depuis près de cinquante ans, seule la commémoration annuelle les rappelle et qu'ils sont effacés de la mémoire nationale, il en va de notre responsabilité de tenter d'agir. En tant que militants d'un mouvement d'éducation populaire né dans les maquis du Vercors, en tant que citoyens de la ville, d'une génération qui n'a pas vécu directement cette histoire mais qui en est imprégnée. Nous partons alors d'un constat simple, à partir de notre expérience concrète: les hommes pendus et déportés, excepté pour leurs proches, n'ont pas de visage, et d'ailleurs à peine des noms



(on dit « les suppliciés et les déportés du 9 juin 44 »...)

Nous vient alors l'intuition de prendre contact avec les familles des victimes et de leur demander si elles accepteraient de nous remettre une photographie. Avec le projet de confier les photos recueillies à un artiste pour la création d'une affiche.

Lorsque nous avons commencé à évoquer cette idée autour de nous, nous avons été presque unanimement dissuadés de le faire car, nous était-il dit, le silence était trop lourd et douloureux, les familles ne souhaitaient pas en parler.

Nous sommes cependant passés à l'acte et très vite nous avons constaté et compris que c'était l'inverse qui se produisait.

C'est Patrick Teyssandier, alors sur un poste d'instituteur mis à disposition de Peuple et Culture par l'éducation nationale, qui a conduit ce travail. La plupart du temps même le premier rendez-vous durait des

heures, tant la remise de la photographie s'accompagnait du besoin de parler, d'évoquer, de s'exprimer...

A l'approche du 9 juin 1994, une soixantaine de photographies (seulement car il n'était pas si aisé que cela, cinquante ans après de contacter les familles qui ne vivaient plus à Tulle par exemple) furent réunies et confiées à Ramon (artiste et à l'époque professeur à l'école des Beaux Arts de Limoges). L'affiche qu'il réalisa fut apposée partout dans les vitrines et les lieux publics de Tulle et provoqua une intense émotion dans les familles et dans toute la ville.

Les paroles, les témoignages recueillis, entamant le silence installé depuis des années, nous conduirent à la nécessité d'imaginer une forme qui pouvait les conserver tant qu'il en était encore temps. C'est ainsi que fut réalisé par Jean Pradinas, accompagné auprès des familles par Patrick Teyssandier, le film « *La mémoire des vivants* » projeté au Théâtre de Tulle le 9 juin 1994.

Et c'est à partir de là que vont se développer régulièrement pendant vingt ans plusieurs initiatives qui prendront des formes diverses.

Patrick Teyssandier va s'employer pendant des années, jusqu'à sa mort accidentelle en octobre 2011, à élargir les contacts, le recueil des photographies, de témoignages, de documents grâce à son engagement, sa patience, sa ténacité, sa capacité d'écoute et d'empathie qui ont su gagner la confiance et l'estime des familles. Voici un court extrait du texte écrit et lu par Janine Picard (la fille de Henri Valade, mort en déportation) lors de l'hommage que nous avons rendu à Patrick pour l'accompagner :



« Avec tact, discrétion, Patou avait su faire s'exprimer les mères, les veuves, les enfants des suppliciés et déportés. Chacun, chacune avait pu apprécier sa gentillesse, je dirais sa tendresse fraternelle, presque filiale... »

Quelques dates marquantes (non exhaustives) de ces initiatives :

• **En 2001**, le 9 juin étant un samedi, Peuple et Culture organise tout au long de la journée, à la salle de l'Université populaire, une exposition des photographies des victimes (car 7 ans après la première collecte, beaucoup d'autres photographies ont été régulièrement recueillies), des lectures de textes par l'atelier théâtre, un film documentaire, témoignage d'un ancien déporté et enfin une intervention de l'anthropologue Véronique Nahoum Grappe, dont il nous paraît important, douze ans après de citer un extrait tant ce texte apporte encore aujourd'hui des éléments de réflexion éclairants :

« En France, le nom d'Oradour sur Glane est familier même à ceux qui ne savent pas exactement ce qui s'est passé. A la libération, Oradour est devenu d'emblée un symbole de la barbarie nazie et a suscité un travail d'histoire et de mémoire, des articles, des ouvrages, un musée qui deviendra plus tard centre de la mémoire. Oradour est dans les manuels scolaires. Tulle a échappé à la mémoire nationale. Pourquoi ? Peut-être est-ce dû au fait que les Tullistes ont assisté au martyr des leurs après un processus de tri. Je crois qu'il n'y a rien de plus avilissant que de trier les futures victimes devant leurs proches, de sélectionner ceux qui resteront en leur laissant la culpabilité inconsciente entre la mort par le feu, quasi sacrificielle et « purificatrice » et celle par pendaison, souvent perçue comme infamante et « basse » dans de nombreuses civilisations dont la nôtre. Il est troublant de constater que le poids du silence peut envahir tout l'espace de communication collective : silence dans les familles, silence sur la place publique, silence dans tout le pays... Les nouvelles générations ne savent rien, mais parfois elles sentent peser quelque chose... Dans les années 90, Peuple et Culture décide de prendre contact avec les familles des victimes. Jusqu'à alors, seule la commémoration annuelle rappelle ces événements tragiques sur lesquels ont pesé pendant des années une chape de silence, de non-dits et de souffrance tues. La cérémonie, le rituel, peuvent commémorer sans convoquer la mémoire paradoxale-

ment : on peut ainsi pendant quarante ans évoquer en fanfare et drapeau, le souvenir d'une période historique douloureuse et en effacer en même temps l'histoire réelle ! La commémoration ritualisée peut alors en se répétant, enterrer de plus en plus profondément son propre objet. Il faut revenir aux témoignages enfouis, aux souffrances réelles, aux faits avérés et précis : il faut accepter le miroir difficile de ces faits et ainsi exhumer les « cadavres dans les placards » (qui eux aussi doivent être enterrés normalement !), les culpabilités diffuses qui sont des ferments de désespoir secrets et de haines détournées, matrice d'une vie politique pétrie de fausseté et de ressentiments. Un tel travail a seulement été ébauché à Tulle et il serait indispensable de le continuer.

Qu'est-ce que le devoir d'histoire ? C'est donner sa place à la version des victimes en recueillant leurs témoignages, leur parole. A partir de là, un travail d'historien consiste à rassembler un faisceau de faits, dégager une logique historique des choses inscrites dans le respect de la parole des survivants. Il y a eu crime ici et ça a fracturé la vie de bien des gens, il faut en faire l'histoire très sérieusement. D'autant plus sérieusement, justement documentée, sans idéologie, sans à priori, c'est ce qui fait que la victime survivante peut enfin être délivrée. Lorsque le silence est aussi inscrit dans le rapport à soi-même et que la force du déni a envahi tout le champ de la conscience, entendre ou lire le récit des faits peut avoir une valeur de réconciliation avec la vie, après un moment de crise intense et d'émotion terrible. *

*Extraits de l'intervention « Violence d'Etat » de Véronique Nahoum-Grappe, anthropologue, Tulle le 9 juin 2001.

• **En 2004** pour le 60ème anniversaire :

- Publication de l'ouvrage **Tulle 9 juin 44**. Cet ouvrage rassemble les photographies (cette fois d'une grande majorité des victimes) avec une biographie. La réalisation en a été confiée à Estelle Pianet, une jeune graphiste de Besançon (pour son approche d'une grande radicalité hors des modes et des formes graphiques convenues). Elle choisit pour l'ouvrage une couverture vierge, ni titre, ni éditeur, ni collection. Rien, comme s'il manquait quelque chose ou quelqu'un.

« Après avoir lu les récits, il m'est apparu nécessaire de commencer l'ouvrage par un blanc muet. C'est-à-dire commencer par une minute de silence, un recueillement ».

S'est posée ensuite la question de la structure même du document. Mettrait-on en premier les portraits des pendus, en second les déportés, en troisième les déportés revenus de déportation... Un tel classement n'aurait été qu'une façon de reproduire inconsciemment le tri. D'où le choix de l'ordre alphabétique qui évite toute hiérarchisation dans l'horreur et la souffrance.

Chaque page est personnalisée, à chaque fois différente pour rendre compte des particularités de vie propres à chacun, d'une dimension individuelle souvent gommée par une tragédie collective.

Nous avons la conviction qu'une grande attention à la forme par laquelle la mémoire est transmise, notamment par la recherche d'une forme artistique, est une manière de rendre leur dignité à ces hommes avilis par le nazisme.

- Exposition « *In memoriam* » à l'église St Pierre.

C'est ainsi que quelques mois avant le 60ème anniversaire, nous nous adressons à des artistes plasticiens qui ont travaillé avec Peuple et Culture précédemment, pour leur demander la création d'une œuvre en hommage aux victimes. Henri Cueco, Georges Rousse, Gracia Barrios et José Balmes (tous deux peintres chiliens qui ont subi la dictature de Pinochet) répondent à l'appel.

- Edition d'un **port-folio** par l'Arthothèque du Limousin, 5 lithographies et sérigraphies originales de Ramon, Henri Cueco, George Rousse, Tony Soulié, signées et tirées à 40 exemplaires



Gracia Barrios, exposition In memoriam, Eglise St Pierre 9 juin 2004

• **En 2006**, deux ans plus tard, à partir d'autres photographies et de témoignages collectés, Patrick Teyssandier et Jean-Claude Filliol réalisent un DVD comportant cette fois plusieurs photographies de chacune des victimes et des témoignages de vie, auxquels douze personnes (adultes, jeunes, enfants) prêtent leurs voix.

La musique originale qui les accompagne est composée par Jean-Yves Depecker (musicien, compositeur, professeur au Conservatoire national d'Aurillac).

Le montage est projeté sur grand écran à la salle Latreille le 9 juin 2006 en présence de nombreuses familles. Jean-Yves Depecker accompagne la projection en direct.

Affiche, ouvrage, film «*La mémoire des vivants*», DVD, port-folio disponibles sur demande à Peuple et Culture.